

Jean-Luc Mélenchon, révolutionnaire en hologramme

Par Arnaud Benedetti | Publié le 03/05/2018 à 11:08



FIGARVOX/ANALYSE - Arnaud Benedetti analyse la communication du leader de la France insoumise. Selon lui, Jean-Luc Mélenchon entrecroise l'ancien monde et le nouveau : si le fond de son discours est ancien, il met en revanche à contribution tous les moyens modernes de la com'.



Arnaud Benedetti est professeur associé à l'Université Paris-Sorbonne. Il vient de publier Le coup de com' permanent (éd. du Cerf, 2017) dans lequel il détaille avec lucidité les stratégies de communication d'Emmanuel Macron.

La communication de Jean-Luc Mélenchon a ceci de spécifique qu'elle habite le vieux monde mais qu'elle use de toutes les potentialités du nouveau. Mélenchon, depuis le retrait de Jean-Marie Le Pen, est le dernier des tribuns, cette sorte d'hommes politiques pour lesquels l'histoire, le verbe, l'éloquence et la théâtralité suffisent à composer le personnage, à frapper l'auditoire, à dégager un charisme qui doit plus à leur personnalité propre qu'aux artifices de cette nouvelle com' qui a investi et transformé l'habitus de la bête politique. La com' en quarante ans a domestiqué, discipliné et appauvri à sa façon aussi le registre des luttes partisans. Elle les a affadiés sous le coup d'un double phénomène: la désidéologisation, et l'émergence d'une sensibilité adoucissant les comportements et les sémantiques, née sur les contreforts du politiquement correct. La com' épouse et «vectorise» à satiété ce conditionnement social qui veut que pour être accepté dans le jeu, il convient de se conformer, c'est-à-dire intérioriser un mode d'être, un comportement. De ce point de vue, la com' est un instrument de contrôle social, de «corsetage» des attitudes, des références, des lexiques - autant de dispositions étrangères à ce que la vieille façon de faire de la politique pouvait devoir à l'inspiration, l'improvisation et la spontanéité du moment...

Le rhéteur contrôlait mais s'autorisait, non sans emphase parfois, une expression de l'affect ou l'une de ces incisives sorties des tréfonds d'une langue libre. La «com' pol», format né au cœur d'une culture anglo-saxonne travaillée par l'obsession de la maîtrise et de l'ingénierie du paraître, a dévitalisé par bien des aspects l'expression publique. Cette dernière sera policée ou ne sera pas.

On comprend que l'insoumission de Jean-Luc Mélenchon s'affranchisse de cette grammaire des puissants que constitue à ses yeux sans doute la com'. Cette indépendance n'exclut pas pour autant le recours à une communication dont la dimension disruptive, voire rebelle, est rigoureusement pensée au regard de ce que le leader des Insoumis entend non seulement renvoyer de lui en direction de l'opinion mais également construire politiquement. Il existe chez Mélenchon comme une ascension, degré par degré, de la pente d'une certaine forme de radicalité. Il s'agit toujours plus de tendre, sans qu'elle ne rompe, une corde invisible entre ce qu'est susceptible d'encaisser démocratiquement le système honni et les nécessités inhérentes au prurit révolutionnaire. Dans son logiciel communicant, le mélenchonisme joue avec un imaginaire: un cocktail d'ultra-gauche, de communisme des années 70, de populisme Bolivarien et de socialisme laïc.

Quand Macron réenchante la silhouette du Prince et du pouvoir, Mélenchon réactive le lyrisme du chef révolutionnaire et du peuple.

C'est, en quelque sorte, une nouvelle commune, virtuelle et 2.0. Mélenchon est l'homme d'une gauche fantasmée qui rêve ou prétend rêver de soulever les grandes mobilisations populaires qui ont nourri l'histoire sociale et révolutionnaire. Il se veut le porte-voix des «gens», de cette foule anonyme, souffrante et éruptive dont il convoque la figure pour abonder justement un imaginaire qui constitue l'objet privilégié de sa communication politique. Quand Macron réenchante la silhouette du Prince et du pouvoir, Mélenchon réactive le lyrisme du chef révolutionnaire et du peuple.

Or l'un comme l'autre sont peut-être bien plus les aigles à deux têtes d'une fiction, que les forces incompressibles et irréversibles de deux mondes prêts à en découdre. Ils puisent allègrement dans des mythologies dont la dynamique relève plus d'une forme d'alchimie communicante que d'une matérialité historique en cours de coagulation. En effet, que reste-t-il du pouvoir politique, d'une part à l'heure des entités globalisées et des foules révolutionnaires, et d'autre part à l'heure des individualismes post-modernes? Les stratégies communicantes ont ceci de dramatique qu'elles sont le produit de cette mauvaise foi dont Jean-Paul Sartre fit le masque de notre liberté. Le Prince joue au Prince, quand bien même son sceptre serait de papier; le révolutionnaire jouerait au révolutionnaire, quand bien même son peuple de militants et autres sans-culottes communierait plus qu'à son tour dans la quête du «bonheur privé» au détriment de l'«action publique» pour reprendre la dichotomie parlante du sociologue inspiré que fut Albert Hirschman. «Embedded» au cœur même de son dispositif, la com' a pour Mélenchon tout l'attrait que le chat trouve à sa pelote de laine lorsqu'il s'y fait les griffes. Il la démonétise en apparence par cette authenticité, ce «cash», qu'il revendique pour déconstruire les langues de bois des oligarchies qu'il veut combattre. Mais il en use avec toutes les ficelles de celui qui en connaît les moindres rouages. Il en fait la lanterne magique qui projette l'illusion des grands soulèvements: il fera sa fête à Macron le 5 mai mais il est son meilleur opposant car du haut de son verbe tonitruant il affole ce dont Macron raffole le plus, la pensée bourgeoise qui a toujours besoin de se sentir menacée pour conforter sa résistance. En ce cinquantenaire de l'irruption juvénile d'un autre mois de Mai, tout laisse à penser que «la guerre sociale n'aura pas lieu». Tout au moins à ce stade...